

WALTER SERNER

DERNIER **RELÂCHEMENT**

ALLIA



Dernier relâchement

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Au singe bleu
La Tigresse
Le Onzième Doigt

WALTER SERNER

Dernier relâchement

UN BRÉVIAIRE PRATIQUE POUR LES ESCROCS
ET CEUX QUI VEULENT LE DEVENIR

Traduit de l'allemand par
CATHERINE WERMESTER

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2019

TITRE ORIGINAL

Letzte Lockerung

Le présent ouvrage a paru pour la première fois en 1927, dans *Die Bücher von Walter Serner. Kasette in sieben Bänden*, chez Steegeman à Berlin. Il constitue une édition enrichie et modifiée de *Letzte Lockerung. manifest dada*, initialement paru en 1920 chez le même éditeur.

© Éditions Allia, Paris, 2019, pour la traduction française.

Dédié à Anton von Hoboken¹

1. Riche Hollandais qui séjourna en Suisse pendant la guerre avant de retourner à Munich en 1918. Réputé être le mécène de Walter Serner, il ne confirma pas l'information. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

PREMIÈRE PARTIE

LE BRÉVIAIRE FONDAMENTAL

EN GUISE DE PRÉPARATION

ON PRENDRA avant de commencer la lecture un bref bain tiède, on se reposera une demi-heure à la suite de quoi on se rendra en habit de soirée dans un restaurant renommé où l'on se fera servir le dîner suivant :

Huîtres portugaises (Pfälzer, 1921)

Hors d'œuvres variés *¹

Truites au beurre

Asperges, *sauce vin* *

Poulet (Chambertin) *

Chou-fleur *au gratin* *

Pommes frites *

Salade

Omelette soufflée *

Camembert

Pêche, raisin

Pumpernickel de Nuremberg (Lanson brut 1911)

Café nature *

Chartreuse jaune *

Toutefois, on ne prendra le café et la liqueur au restaurant qu'à la condition de n'y être pas dérangé. Dans le cas contraire, on se cherchera un coin tranquille dans un café ou un bar où l'on commandera simultanément un *Grand Marnier**, un *Ruban Rouge** et un *Cerises Jubilé**, lesquels resteront intacts aussi longtemps que

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

le signal de consommer ne sera pas donné. À la suite de quoi on allumera son tabac préféré et on commencera la lecture. Après chaque fragment, on fera une pause de trois minutes, on boira un peu et on fumera. À l'issue de chacun des six chapitres, on posera le livre cinq minutes et l'on regardera au *plafond**.

La lecture de la première partie devrait prendre une heure au maximum et créer un esprit d'entreprise exceptionnel. On ne s'y abandonnera qu'à la condition d'avoir changé d'établissement et on attendra en utilisant son résidu le plus important (dame) jusqu'à ce que le signal soit donné.

Quiconque est accablé par ses parents, l'ABC, la Bible et les bonzes, et lourd de pensées négatives, ne rêvant pour cette raison même – et pas seulement la nuit – que de fustiger cette canaille tyrannique, mais s'enivre aussi de visions enragées au cours desquelles il devient l'aventurier de son corps et de la vie, économisera des mois s'il le faut pour se faire servir ce dîner avant la lecture et, si jamais il ne peut disposer d'une dame, avoir les moyens d'en acheter une. Celui qui contreviendrait à cette préparation obligatoire amoindrirait tellement l'effet de ce livre, que son but, à savoir le relâcher pour toujours et faire de lui ce qu'il est fondamentalement, ne sera pas atteint.

Mais dans le cas contraire, ce bréviaire aura été sa première aventure et la première de toutes celles qui se succéderont dorénavant, de ville en ville et de pays en pays.

Ceux qui depuis longtemps empruntent une telle voie, ne devraient pas davantage mépriser cette lecture,

ni la préparation obligatoire : la convergence puissante et sans reste de leur corps et de leur cerveau renforcera l'envie d'accomplir de nouvelles actions.

(On précisera que, pour ne pas irriter les gros buveurs, la quantité de boisson n'a pas été arrêtée ; il conviendra cependant de ne commander qu'une demi-bouteille de chaque vin en laissant chaque fois au garçon l'équivalent d'un verre.)

1. DEVISE : À chacun son propre pape!
2. DEVISE : *Non, je ne marche pas.**
*Non, je ne marche plus.**
*Mais j'irai peut-être à Canada.**
 Chi lo sà?
3. DEVISE : “Votre nom ne fait rien à l'affaire.
 Mais comment t'appelles-tu, toi que j'aime
 avec passion?”
4. DEVISE : (Tant va l'art-le jars à l'eau, qu'à la fin,
 je casse ce petit malin.)
5. DEVISE : *Que les chiens sont heureux!*
Ils se ,
Ils s'..... entr'eux:
*Que les chiens sont heureux!**¹
 (*Ami, ami!**)
6. DEVISE : Deux petites folies entre les jambes,
 une plume de paon accrochée au mât,
 Ainsi va-t-il, c'est à pleurer,
 Et se hâte doucement.
 Qui? La racaille.
7. DEVISE : On doit avoir de la JUGEOTTE, on doit être
 FORT!

1. Citation tirée de *Bonheur parfait!* de Théophile Gautier.

1. Tout autour d'une balle de feu, tourne à toute vitesse une boule de merde sur laquelle on vend des bas de soie pour dames et apprécie la valeur des Gauguin. Un aspect pour sûr on ne peut plus navrant, mais qui, cependant, admet des nuances : les bas de soie peuvent être compris, les Gauguin pas (imaginer ici Bernheim en prestigieux biologiste). Les mille petites cervelles rastas de l'observance la plus embêtante, celles qui servent aux index dressés de la bourgeoisie les colonnes des pages culturelles (Ô pâteuse pisse!) pour débloquer des flots d'argent, ont été la cause de ces négligences qui font qu'aujourd'hui encore, plus d'une dame se trouve lésée (Que l'on réfléchisse trois minutes à la psychose d'une optique mal traitée, symptôme clinique primaire : sous-estimation des bas de soie pour dame ; secondaire : troubles digestifs.)

2. Qu'a donc bien pu faire le premier cerveau arrivé sur le globe ? Selon toute vraisemblance, il s'est étonné de sa présence, ne sachant quoi faire ni de lui-même, ni du véhicule crasseux placé sous ses pieds. Entretemps, on s'est habitué au cerveau en le considérant comme tellement insignifiant, qu'on ne l'ignore même pas, faisant de soi un rasta (du plus bas de l'échelle : un propriétaire de baraque de foire ; au plus haut : le président du Sénat par exemple) et de la nature qu'à tort, on aime tant, un décor pour pièce de théâtre vraiment très puissante. Cette échappatoire – pas spécialement héroïque c'est certain – pour se sortir d'un dilemme auquel on

n'a toujours pas accordé l'attention qui conviendrait, a cependant perdu toute espèce d'intérêt depuis qu'elle est devenue si prévisible (qu'un pèse-personne est stupide!) et, pour cette raison même, très indiquée pour effectuer certaines procédures.

3. Même à un conducteur de train, il apparaît au moins une fois par an que les relations qu'il entretient avec sa locomotive n'ont absolument rien d'impérieux, et qu'il n'en sait pas beaucoup plus sur sa moitié qu'il en savait après cette chaude nuit au *Bois**. (Si j'avais cité La Villette, ou la Theresienwiese, alors les deux relations auraient été totalement illusoires; clin d'œil aux dragons titulaires d'un doctorat habilités à enseigner dans le supérieur: "De l'anatomie topographique, changement d'air psychique et autres phénomènes apparentés.") À l'Hôtel Roncevoy ou à Picadilly, il arrive en revanche d'ores et déjà qu'il devienne diablement difficile de savoir exactement pourquoi, à cet instant précis, on fixe sa main en roucoulant, on s'entend gratter et on aime sa salive. Cet exemple apparemment si paisible recèle la possibilité la plus énorme de telle sorte que le sentiment pénétrant de l'ennui s'élève avec ivresse jusqu'à l'idée de sa cause. Un moment si doux compense l'agitation créée par le Desperado (oh qu'il est mignon!) prophète, artiste, anarchiste, homme d'État, etc., bref, rasta.

4. Napoléon, un garçon pourtant vraiment fort, soutenait de façon irresponsable que la profession véritable de l'homme était de cultiver son champ. Comment cela? Une charrue tomba-t-elle du ciel? Mais l'*homo* a quand

même reçu quelque chose en viatique me susurre une voix intérieure de dame sous-alimentée en amour. Pas le labour en tout cas ; et finalement, les herbes et les fruits étaient déjà là. (Se reporter sur ce point aux biogénétiens allemands pour savoir pourquoi j'ai tort. Ce sera cependant très ennuyeux. C'est pourquoi j'ai raison.) En dernière analyse : même Napoléon dont, au demeurant, l'expression sans retenue était d'une fraîcheur réjouissante, n'était que sporadiquement un athlète de l'état d'âme. Dommage. Très dommage.

5. *Tout est en effet rastaquouèrèsque*, braves gens. Chacun de nous est (plus ou moins) majoritairement constitué d'air, *dieu merci**. (Juste en passant : 10 centimes à l'audacieux qui me prouve qu'au bout du compte, une chose quelconque se donnant pour norme et arrosant tout à la ronde *n'est pas* arbitraire !) Dans le cas contraire, les gens commenceraient à crever les uns après les autres, comme victimes d'une épidémie. Diagnostic : ennui enragé ; ou : résignation panique ; ressentiement transcendantal, etc. (Cette énumération, qui peut être poursuivie à l'envi, pourra rendre compte de l'ensemble des situations sans intérêt.) L'état ordinaire de la surface terrestre habitée est donc tout simplement le résultat logique d'un ennui devenu insupportable. Ennui : ce mot n'est que le plus inoffensif. Que chacun cherche le vocable le plus à son goût pour qualifier sa propre médiocrité ! (Un sujet bien gentil pour un méchant jeu à mise.)

6. Tout le monde sait qu'un chien n'est pas un hamac ; on sait moins que sans cette tendre hypothèse, le poing

à tartiner des peintres retomberait ; et d'une manière générale, on ignore que les interjections sont les plus pertinentes : les conceptions du monde sont des combinaisons de mots... *Sapristi**, il faut ici que la procédure soit un peu étendue (petite image : légère craniectomie!) Bon : les stylistes dans leur ensemble sont en dessous de l'âne. Car le style n'est rien d'autre que le signe embarrassé d'une structure plus sauvage. Et comme (après une petite nuit de réflexion), l'embarras tombe à la manière d'une écorce pour révéler le remords le plus parfait à son propre endroit, il est remarquable que, craignant d'être tenus pour des ânes, les stylistes se conduisent bien plus mal qu'eux. (Les ânes leur sont en effet supérieurs en raison de deux particularités : ils sont têtus et paresseux.) En conséquence, la différence entre Paul Oskar Höcker, Dostoïevski, Zobeltitz¹ et Wedekind n'est sensible que dans leur degré de contenance au milieu du fameux signe d'embarras. Que quelqu'un me susurre en trochées fonctionnant parfaitement, ou alors dans un style débordant d'images (toutes sont plausibles), ou encore à la manière expressionniste, qu'il allait mal et que maintenant qu'il le voit noir sur blanc, il va mieux, ou alors qu'il allait plutôt bien (regarde, regarde!) mais qu'il alla mal dès lors qu'il cessa de le comprendre (*teremtete!*²) : c'est toujours le même effort sous-ânesque de vouloir se sortir de l'embarras en lui donnant (sur

1. Fedor Zobeltitz (1857-1934), fondateur de la *Société des bibliophiles* et éditeur de la *Zeitschrift für Bücherfreunde* (Revue des amis des livres).

2. Le mot *teremtete* est présent chez Gogol qui l'utilise comme une interjection. Il est dérivé du hongrois *teremtete*, qui signifie "diable", "peste" ou "sacribleu".